

Raymond CAYRÉ

Monseigneur,

Nous vous accueillons avec joie dans votre diocèse de Lavour. Notre dernier évêque, Monseigneur Jean-Antoine de Castellane, qui avait refusé de prêter serment à la Constitution civile du Clergé, avait dû fuir le pays pour Florence, après avoir, un temps, trouvé refuge chez le maire de Lavour.

C'est un grand honneur que vous m'avez donné, M. le Curé, de m'exprimer sur l'abbé Raymond Cayré, un héros du silence et de la charité.

Je sais ce que notre civilisation doit au christianisme, à ses saints, ses génies et ses martyrs.

C'est parce que je crains que notre civilisation ne soit plus devenue qu'une société animée par des comportements égoïstes et matérialistes, qu'il est utile de rappeler ce que l'Église a apporté à notre civilisation, et l'abbé Cayré à notre humanité.

Car il n'y a rien de pire que l'oubli des racines.

« La tentation est grande, écrit l'historien Marcel Gauchet, de l'amnésie radicale. » Et si Ernest Renan a parlé d'un « miracle grec » - ce que je pense - il y a aussi un « miracle chrétien ». Il s'est incarné dans la pierre des cathédrales, la charité de Saint-Vincent de Paul, l'exil au Sahara du Père de Foucauld, dans les cantates de Bach et le Requiem de Mozart, la Chartreuse des moines et le champagne de Dom Pérignon. Le miracle chrétien c'est aussi le droit romain transformé en loi d'égalité dans la lettre de Saint-Paul aux Galates, l'égalité entre l'esclave et l'homme libre, le Juif et le Grec, entre les hommes et les femmes ; c'est la liberté de conscience et l'obéissance aux lois de la cité, c'est l'État moderne, sur le modèle papal, mais ce n'est pas le Léviathan de Hobbes.

Et à Lavour, c'est l'hôpital des sœurs du Christ, fondé en 1733, c'est la cathédrale qui naît sur un foyer incandescent et renaît après les convulsions de la Révolution française. C'est là où naquit celui qui rencontrera Bernadette Soubirous, le Père Marie-Antoine, et aussi là où Raymond Cayré célébrera sa première messe à Saint-François. Je veux saluer avec émotion et respect les représentants de sa famille.

Nous sommes en 1940. Raymond Cayré a 25 ans et va partir au front. Comme deux millions de français, il est fait prisonnier dans un stalag où il assure l'aumônerie. L'activité catholique est bientôt interdite, et donc clandestine. La Gestapo dès 1943 poursuit l'action catholique partout, y compris au STO, où 650 000 jeunes Français ont été envoyés, pour deux ans. Il est déporté le 17 septembre 1944 à Buchenwald et meurt du typhus le 22 octobre.

On se souvient peu du rôle qu'a joué l'Église dans les camps mais aussi dans notre pays pour limiter les déportations. La rafle du Vel d'Hiv, en 1942, déclenche des protestations publiques, comme celle de Mgr Saliège, défenseur des « devoirs et des droits tenant à la

nature de l'homme, venant de Dieu ». Sa lettre est lue dans toutes les paroisses. Mgr Gerlier, comme beaucoup d'autres évêques, protège et cache des juifs. Ce qui fera dire à Me Serge Klarsfeld, celui qu'on appellera le « chasseur de nazis » : « Notre dette envers l'Église catholique est immense. »

Claudiel et Sartre furent moins courageux : ils se turent.

Raymond Cayré ! Ils ont eu votre corps, mais ni votre âme, ni votre honneur. Ceux qui vous ont arraché la vie, n'ont plus ni les uns ni l'autre. Vos camarades de douleur ont le souvenir de votre joie et de vos rires dans la souffrance. Pour nous, vous êtes un de nos patriotes, comme Yves Cassé, Georges Sabo, Jacques Besse, Pierre Marty, Robert Rimaniol, l'image aussi du Français, qui dans l'héroïsme, a toujours le dernier mot. L'image du chrétien qui espère contre toute espérance et du prêtre qui donne sa vie pour sauver la nôtre.

Bernard Carayon
Maire de Lavour
Conseiller régional d'Occitanie
Dimanche 14 décembre 2025